

# ça nous change

Ils inventent, ils réagissent, ils créent, ils bougent

## Nicolas Petrovitch

**Architecte né en Bretagne, l'héritier du trône du Monténégro utilise son nom pour construire la paix dans les Balkans.**

Il porte un nom à double face. Pile, Nicolas Petrovitch. Face, le prince Nicolas II Petrovitch Njegosh. Il mène une double vie. Pile, un architecte tranquille de Montparnasse, Français. Face, l'héritier du trône du Monténégro, Yougoslave. En Mai 1968, il était un militant gaucho, tendance baba cool. Aujourd'hui, il est l'un des défenseurs les plus acharnés de la démocratie et des droits de l'homme dans les Balkans. C'est là que les deux faces se superposent pour former un seul homme, fidèle à ses convictions en dépit, ou à cause, de ce fameux nom. Petrovitch, ça ne vous dit rien ? Demandez donc à un Monténégrin. Aucun des 615 000 habitants de la Montagne Noire (et bien peu de leurs voisins de Serbie) n'ignore ce nom-là. Petrovitch, c'est Vercingétorix, Napoléon et Hugo à la fois. Une dynastie de princes qui a rassemblé au fil des siècles les clans du Monténégro sous une même bannière. Pris en tenaille entre l'Empire austro-hongrois et l'Empire ottoman jusqu'à la Grande Guerre, « *le Monténégro s'enorgueillit d'être le seul pays des Balkans à ne pas avoir été occupé* », revendique Nicolas Petrovitch de sa voix profonde.

Il n'ignore rien des récits grandioses et des batailles sanglantes contés par les poètes qui ont tissé la trame de la culture locale. Et pour cause : le plus illustre d'entre eux, Petar II Petrovitch Njegosh,

prince évêque du Monténégro, est son arrière-grand-oncle. Dans toutes les écoles du pays, les enfants récitent encore les poèmes épiques de celui qui fut le premier à utiliser le mot « yougoslave ». L'héritage ne s'arrête pas là. Le grand-père de Nicolas fut Nicolas I<sup>er</sup> Petrovitch, successeur de Petar, célèbre pour ses victoires contre les Turcs comme pour son goût du mécénat. Chassé du trône et du pays lors de son annexion par la Serbie, après la guerre de 14-18, il meurt en exil à Antibes, en 1921. Son petit-fils naît en Bretagne, en 1944, de parents résistants et démunis. Devenu un paisible architecte doté d'un passeport français, Nicolas Petrovitch ne connaissait la terre de ses ancêtres que par... un voyage en auto-stop, du temps où il était étudiant.

Jusqu'à ce jour de printemps 1989. Le mur de Berlin n'est pas encore tombé, mais, à Paris, le téléphone des Petrovitch sonne. Au bout du fil, le ministère de la Culture yougoslave : on demande à l'unique descendant de Nicolas I<sup>er</sup> l'autorisation de rapatrier de France en Yougoslavie la dépouille du roi. Une tête couronnée réclamée par Belgrade ? Ce socialiste tendance rocardienne tombe des nues : « *Pour moi, avoue-t-il, la Yougoslavie était un laboratoire de l'autogestion.* » Candidement, il accepte et comprend après coup : « *Tout cela n'était qu'une mise en scène à laquelle je me suis prêté involontairement.* » Le nouveau président yougoslave, un certain Slobodan Milosevic, s'attelle déjà à son dessein obsessionnel : édifier la Grande Serbie. Récupérer la mémoire glorieuse du Monténégro fait partie d'une stratégie dans laquelle le descendant du dernier roi Petrovitch n'est qu'un pion.

Mais ce pion reste un nom : le 1<sup>er</sup> octobre 1989, à Cetinje, ville monténégrine de 13 000 habitants à peine, pas moins de 250 000 personnes assistent aux funérailles de Nicolas I<sup>er</sup>. Pour l'architecte parisien, chaque découverte est un choc : Cetinje, bijou

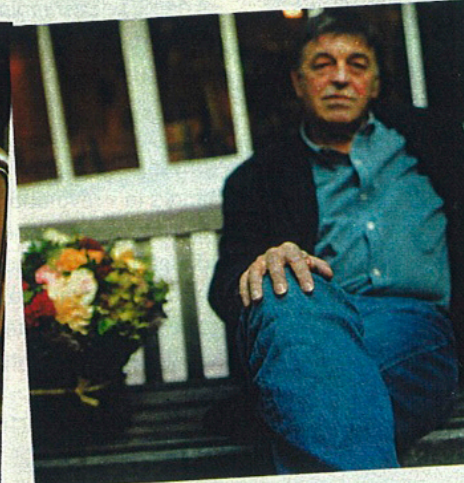
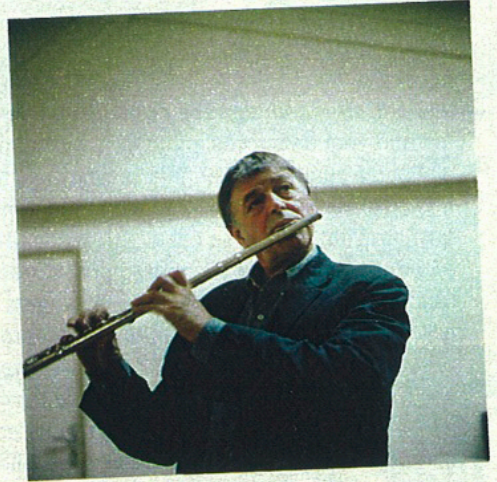
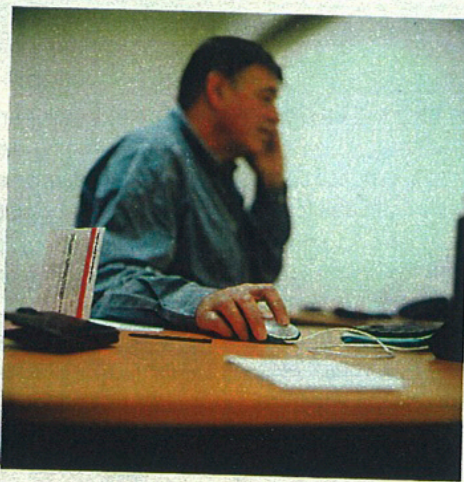
---

**En 1989, Nicolas II Petrovitch Njegosh redécouvre la patrie de ses illustres aïeux. Il décide d'agir pour elle. Son arme : la culture.**

de baroque poussiéreux ; les paysages fabuleux, canyons puissants, défilés redoutables hérissés de monastères fortifiés ; et puis, surtout, l'accueil que lui réservent les habitants. « *Bouleversant.* » On lui baise la main, on le supplie de revenir. Dans certaines maisons, il suffit de retourner le portrait de Tito pour se retrouver nez à nez avec le roi...

Celui que la presse yougoslave nomme désormais Nicolas II ressort des bains de foule, le cœur débordant d'amour pour ce pays, mais les yeux pleins des portraits de Milosevic. Dès lors, il n'a qu'une idée : agir pour la patrie originelle, mais surtout, sur-

tout, en échappant à la politique. Son arme sera la culture. Un mois plus tard, avec la chute du mur de Berlin, germe l'idée d'une Biennale d'art contemporain à Cetinje : « *Jouer le jeu de l'Europe culturelle* », résume le prince. « *Cette Biennale se voulait espace de dialogue entre artistes contemporains, de l'Est comme de l'Ouest.* » En septembre 1991, la première édition s'ouvre au moment où les tensions en Croatie virent à l'affrontement. Les deux suivantes vivront au rythme de l'explosion de la fédération : celle de 1994, en pleine guerre de Bosnie, est dédiée aux victimes du nettoyage ethnique. Telle « *une bouteille à la mer*, explique son promoteur, ➔



RAFAEL TRAPET POUR TELERAMA



RAYFAC. TRIFLET POUR TELERAMA

**“J'existe comme une forme de patrimoine. Le patrimoine, on l'utilise quand on en a besoin. Si le Monténégro a besoin de moi, je n'aurai pas le droit de refuser. Mais je ne le souhaite pas et je ne fais rien pour.”**

→ elle portait le témoignage du naufrage de ce navire ». La manifestation est un succès, mais les moyens manquent.

Pour la quatrième Biennale, prévue en juin 2001, le prince continue de lutter. Il mendie au gouvernement monténégrin des fonds qui n'arrivent jamais, se bat avec les magnétoscopes qui tombent en panne, contourne l'embargo pour faire venir les œuvres, défend bec et ongles les artistes – étrangers, musulmans, serbes exilés – sur ces terres de nationalisme farouche. Et ne s'interdit pas quelques provocations. « Il a compris que, là-bas, si vous n'êtes pas courageux, vous n'existez pas », dit Bernard Dreano, membre de l'Assemblée européenne des citoyens et compagnon de lutte de Nicolas Petrovitch. Depuis dix ans, l'architecte de Montparnasse s'est plongé dans le bouillon de culture balkanique : il a appris le serbo-croate, a capté le mystère du pays, la mentalité des montagnes forgée par une société de tribus, la culture de cette Corse de l'Est où les relations sociales sont régies par la vendetta. Il ne l'a pas jugée, il l'a intégrée pour mieux s'engager. Et, toujours en usant, comme d'une arme fabuleuse, du nom de son clan, Petrovitch Njegosh.

Voilà comment, avec des bouts de ficelle, l'aide d'organismes de défense des droits de l'homme, la participation active de sa femme et de ses deux enfants, il a monté Izbora, une organisation de défense des victimes de la discrimination ethnique. Une autre ONG a suivi, Solidarité Europe Monténégro (1), pour accueillir au Monténégro les réfugiés bosniaques puis kosovars et pour organiser des camps de vacances d'enfants, mêlant allègrement petits musulmans, réfugiés et rejetons de familles orthodoxes pro-Milosevic... « Au lieu de se regarder en chiens de faïence, les parents se rencontrent au spectacle final monté par les enfants. Et ça marche », constate Petrovitch, de son ton éternellement serein.

Voilà aussi comment le prince Nicolas II, en pleine guerre de Bosnie, s'est retrouvé dans l'amphithéâtre de la faculté de droit de Belgrade pour condamner énergiquement les discriminations ethniques, avant d'organiser une conférence sur les droits des réfugiés, en présence des militants des droits de l'homme de tout le pays. Plus fort encore : au lendemain du bombardement de

Dubrovnik par l'armée yougoslave, fin 1991, il enjoignait les Monténégrins à désertier. « On a poussé le bouchon assez loin, admet-t-il. Mais on n'a jamais eu de problème. » Ce nom qui le protège comme un bouclier, Nicolas Petrovitch en fait l'étendard de sa croisade pour la liberté – celle des hommes en général, et des Monténégrins en particulier. « On aurait pu tomber sur quelqu'un qui use de cet héritage pour défendre des idées ultranationalistes et nationalistes. Nicolas Petrovitch, lui, développe l'art et les ONG », constate Tijana Zivanovic, étudiante serbe à Paris.

Pas de politique, s'était-il juré. Si l'architecte n'a pas le goût du pouvoir, le prince a néanmoins le charisme du verbe. Il mène la discussion là où il le souhaite, se sert des médias avec doigté, élude tout ce qui relève du privé. Il rappelle qu'il n'est qu'un « citoyen lambda », mais, au nom des Monténégrins, n'hésite pas à prendre des positions tranchées : s'il a toujours voué Milosevic aux gémonies, préférant l'indépendance à une fédération où les Monténégrins seraient menacés de discrimination, il ne s'est pas privé de fulminer contre l'intervention de l'Otan - « du pain béni pour Milosevic ». Et s'il partage la joie générale depuis la chute du dictateur, le 5 octobre, il tempère son enthousiasme à l'égard de Vojislav Kostunica, le nouveau dirigeant yougoslave : « La grande victoire est que nous n'avons plus de casques à pointe en face de nous. Mais il faut savoir que nous avons quelqu'un qui a des méthodes démocratiques pour un projet nationaliste serbe. »

Cet antinationaliste fier de son pays, ce défenseur d'une Yougoslavie où le Monténégro ne serait pas soumis, conserve les pieds sur terre. Prince à l'idéologie républicaine, il n'est pas près de tâter du trône : « J'existe comme une forme de patrimoine, dit-il en riant à demi. Le patrimoine, on l'utilise quand on en a besoin. Si le Monténégro a besoin de moi, je n'aurai pas le droit de refuser. Mais je ne le souhaite pas et je ne fais rien pour. » Le dernier des Petrovitch préfère manier le compas plutôt que porter la couronne. Son rêve : aller diffuser la belle architecture dans ces splendides paysages trop souvent ravagés par la modernité. Une semaine après la « révolution » à Belgrade, il a donc rejoint Podgorica, la capitale monténégrine. Il doit y rencontrer le maire pour le convaincre d'organiser un concours d'urbanisme afin de rénover la ville « de façon démocratique et non plus, comme avant, dans les magouilles et le secret ». Maintenant que la menace de la guerre ne plane plus au-dessus du Monténégro, l'heure de la reconstruction a sonné. Pour Nicolas Petrovitch, c'est le moment de réconcilier ses deux amours : l'architecture et son pays ●

**Olivia Buffi**

(1) Solidarité Europe Monténégro : 35-37, rue des Francs-Bourgeois 75004 Paris. Tél. : 01-42-72-12-19. Fax : 01-42-72-24-13.